

Pour une vision réaliste de la collaboration entre urbaniste et sociologue

Autor(en): **Lutha, Heinz-Otto**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat**

Band (Jahr): **45 (1972)**

Heft 11

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-127378>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Pour une vision réaliste de la collaboration entre urbaniste et sociologue

21

I. La situation au départ: problématique urbaine

1. La ville, source de culture – source de misère

La ville subit le même destin que l'homme: plus elle résout de problèmes, plus elle en suscite, plus elle contribue à son bien-être, plus elle le menace; plus elle inspire l'enthousiasme, plus elle pose de questions.

Selon le géographe grec Strabon, la ville était le critère par excellence de la définition d'une civilisation; les barbares n'en possédaient point. Le terme «urbanus» était synonyme de «cultivé», «élégant», «raffiné», «amusant» – les stéréotypes ont aussi leur histoire! Or, les sociologues n'ont pas fait d'immenses efforts pour les faire disparaître. Les auteurs de l'école de Chicago parlaient de l'urbanisme comme d'un mode de vie (38)*, de la culture urbaine comme caractérisée par la segmentation des rôles, par la superficialité et l'utilitarisme des relations sociales, la division du travail, l'esprit de concurrence, la très grande mobilité et l'économie de marché, la prédominance des relations secondaires sur les primaires, le passage de la communauté à l'association, la démission de l'individu face aux organisations, le contrôle de la politique par les associations de masses, de même que par un esprit de tolérance, une chance égale de promotion sociale de progrès culturel. L'idée de la ville en tant que source de culture, foyer de libération et d'émancipation de l'homme trouve encore un certain reflet dans les théories assez optimistes de la modernisation des pays en voie de développement, théories formulées autour des années 60 (28). Ces théories simplificatrices, ces visions à la fois mécanistes et restreintes parce qu'uniquement basées sur des macrovariables avaient pourtant pu s'inspirer et se corriger grâce aux résultats accablants des études sociographiques parues depuis le début du XIX^e siècle. Parmi celles-ci il faut mentionner, à titre d'exemple, celle de Charles Booth, de Friedrich Engels (12) ou de Frédéric Le Play (27) pour l'Europe, celle de William E. Dubois (10) pour les Etats-Unis, études ayant manifesté la ville comme source de misère.

Les sociologues, respectivement les sociographes, ne sont pas les seuls à se heurter aux questions complexes et ambiguës posées par la ville. Rainer M. Rilke la voit différemment d'Emile Zola, Voltaire et Montesquieu autrement que Rousseau.

Enfin l'inexplicable se dissout, ou se trouve refoulé dans l'utopie, dans la «Cité de Dieu» de saint Augustin ou dans la «Cité du soleil» de Campanella. Plus intéressants

encore, dans ce contexte, sont les concepts salvateurs d'urbanisme d'E. Howard et de ses successeurs.

Revenons aux sciences sociales, où, comme les titres des ouvrages récemment publiés le démontrent, la discussion se concentre plutôt à nouveau sur ce que E.C. Banfield a appelé «The unheavenly City» (1). Cette ville, selon Jay Forrester (16), semble gouvernée par un cercle de régulation diabolique (voir la traduction allemande de son ouvrage *Urban Dynamics*).

Les mauvaises langues affirment qu'il y a *autant de théories de la crise urbaine que d'analyses du phénomène urbain*. Pour les militants noirs la cause réside dans le racisme des Blancs, pour les promoteurs du concept de voisinage dans la bureaucratie du «City Hall», pour l'exécutif dans la situation budgétaire, pour le cybernéticien dans le comportement anti-intuitif des modèles complexes, et ainsi de suite. Bref, les analyses courantes révèlent *plutôt les points de vue scientifiques, politiques ou personnels de leurs auteurs que des informations stratégiquement importantes* sur les villes. Il en découle l'attraction incontestée de la *pensée utopique*, dont l'œuvre d'Henri Lefebvre est un exemple remarquable, ainsi que la renaissance d'une orientation de recherche appelée «research action». Alors que le débat académique gagne ainsi en passion et tourne assez souvent à la polémique pure, les termes perdent de leur précision, ce qui est une conséquence très compréhensible vu la complexité des phénomènes sous-jacents et de leur dynamique. Les différences entre la ville et la campagne s'estompent à la suite du développement technique et économique. On ne parle plus de ville, mais du phénomène urbain ou tout simplement de l'urbain. Derrière cette difficulté, apparemment terminologique, se cache bel et bien *un changement d'orientation*: l'espace, l'environnement naturel ou construit *en tant que tel*, devient l'objet principal de la recherche, *cela au détriment d'une analyse des rapports entre espace, environnement et comportement humain*. Cette analyse est monopolisée pour l'instant soit par des assistants sociaux, soit par des sociologues marxistes qui risquent de plus en plus de voir la réalité leur échapper.

En dépit de toutes les lamentations, de toutes les prophéties de déclin de la civilisation, toujours plus d'hommes continuent à vivre dans des villes, à y être heureux ou malheureux. Des *bases structurelles identiques* engen-

* Les chiffres entre parenthèses se réfèrent à la bibliographie de cet article.

drent la destruction, l'aggression, la misère aussi bien que la création artistique et culturelle, la tolérance, l'espoir; c'est une raison de plus pour ne pas trop avoir confiance en des analyses monocausales. Or, ces «bases structurelles» ne cessent d'envahir le globe. Les pronostics ne laissent aucun doute: 73% de la population suisse de l'an 2000 (estimée à 7,5 millions) vivront dans des agglomérations urbaines (36), ainsi que plus de 80% de la population française (estimée à 70 millions (31), entre 80 et 90% de la population mondiale (24). Ainsi, la question reste-t-elle ouverte: allons-nous confier au seul urbaniste le devenir de l'homme urbain, ou est-ce que les sciences humaines pourront contribuer à apporter une solution aux problèmes à venir en rattrapant leur retard par rapport aux sciences techniques?

2. Les limites de croissance

La discussion concernant le retard des sciences humaines par rapport aux sciences techniques vient d'être réanimée par la récente publication d'une recherche entreprise sous le patronage du «Club de Rome» et intitulée *Les Limites de Croissance* (32). C'est une recherche basée sur le modèle analytique de Jay Forrester. Une discussion détaillée sur le contenu et les méthodes de cet ouvrage, la question de savoir par exemple si les auteurs ont abusé des techniques d'extrapolation dépasseraient l'objectif de cet exposé. Une des conclusions principales de l'équipe de chercheurs du MIT me paraît cependant d'une importance capitale: c'est le postulat selon lequel les innovations d'ordre social ne doivent plus rester en retard par rapport aux innovations techniques, cela pour éviter l'écroulement imminent – partiel ou total – de l'environnement physique et social de l'homme. Nous nous sommes habitués à regarder d'un œil bienveillant et avec un mélange d'amusement et d'incrédulité les propositions architecturales de Paul Maymont (unité d'habitations à l'ouest de Paris), de Kenzo Tange (urbanisation du golfe de Tokyo) ou de Yona Friedmann. Le *Penguin Dictionary of Architecture* (paru en 1966) se borne à dire de Friedmann que né en 1923, il est connu par ses «fantaisies utopiques». Si l'on est disposé à prendre au sérieux les prévisions à moyen terme concernant le développement démographique, on ne pourra qu'accorder un vif intérêt aux «visions futuristes» des architectes-urbanistes contemporains.

Vu le rythme hors d'haleine du développement, le retard des sciences humaines vis-à-vis de la réalité sociale

risque d'augmenter et d'engendrer une nouvelle source de graves conflits, tels que l'on peut en observer actuellement dans le secteur de la formation scolaire, universitaire et post-scolaire. Ainsi peut-on imaginer que le facteur social ou psychique non intégré au modèle du MIT – il n'est pas facilement quantifiable – atteigne un minimum avant que les ressources matérielles ne soient épuisées.

II. Obstacles à la recherche

1. Retard des sciences humaines par rapport aux sciences techniques

Après avoir mis en évidence la nécessité d'une recherche interdisciplinaire dans le domaine de l'urbanisme, ainsi que d'une action orientée par cette recherche, il me paraît intéressant de m'arrêter un instant encore pour discuter des causes possibles du retard des sciences humaines vis-à-vis des sciences techniques. On a assez souvent insisté sur l'effet différenciateur des objets respectifs de la recherche dans les orientations scientifiques mentionnées: les objets des sciences dites naturelles se prêtent plus facilement à la quantification. Par l'expérience, par l'isolation des facteurs opérants, on arrive à établir des relations de cause à effet, ce qui paraît impossible dans le domaine des sciences humaines.

Cette argumentation périmée érige des lignes de démarcation artificielles entre des disciplines qui se qualifient toutes, par leur démarche, comme des disciplines scientifiques. Méthodologiquement, la différenciation entre les sciences naturelles et les sciences humaines n'est pas soutenable; elle se voit remplacer par une distinction entre les sciences exactes et les sciences inexactes, laquelle fait apparaître une différence de degré et non de principe entre les différentes disciplines. Ainsi, trouve-t-on, parmi les sciences exactes, des sciences jadis appelées humaines (ou sociales), telles que la démographie. De même, peut-on insérer parmi les sciences inexactes des disciplines figurant normalement au sein des sciences naturelles; c'est le cas de la médecine, par exemple (cf. 19). Face à cette argumentation, la notion de retard devient très problématique (comment le définir, comment le mesurer?). Il est fort probable que la distinction traditionnelle et assez confortable entre des disciplines de la 1^{re} et de la 2^e catégorie – distinction institutionnalisée dans le système d'enseignement et de recherche de la plupart des universités – a contribué à freiner le dévelop-

pement des sciences inexactes. Nous avons ainsi touché le problème de la psychosociologie du travail scientifique. C'est justement à ce niveau que se situe, à mon avis, une des causes principales dudit «retard» de la sociologie ou de la psychologie, par exemple, par rapport à l'électrochimie ou à la chimie physique. L'homme, le savant aussi bien que le profane sont, dans la plupart des cas, directement concernés par les résultats de la recherche psychologique, qui font apparaître assez souvent les motifs réels de leurs comportements et démasquent leurs rationalisations. Dans d'autres cas, ces résultats font surgir la nécessité impérieuse d'un changement fondamental des attitudes et des comportements pour permettre d'atteindre les objectifs souhaités. Cette remise en question des positions acquises *enclenche toute une série de mécanismes de défense visant à rétablir l'équilibre psychique*. Il serait intéressant de réexaminer sous cet angle la discussion des travaux de Sigmund Freud ou de ceux de Karl Marx.

(Nous avons pu faire une semblable observation, lors d'une série de jeux sur maquette avec des diplômés de l'EPFL. Plus on descendait l'échelle pour arriver au niveau de la cellule, moins les participants présentaient de réactions spontanées et ouvertes.)

Ainsi, devrions-nous nous occuper davantage des facteurs psychiques, lesquels s'opposent à la diffusion de résultats scientifiques et au développement de maintes disciplines faisant partie des sciences exactes.

2. Les accusations réciproques

La situation de recherche dans le domaine de l'urbanisme, déjà fort compromise pour les raisons discutées il y a quelques instants, se trouve encore aggravée par des accusations réciproques entre les représentants des disciplines concernées, tout particulièrement entre certains sociologues et certains architectes-urbanistes. Il faut ajouter en faveur de ces sociologues qu'ils sont les plus actifs dans ce combat, cela pour des raisons qui méritent également d'être étudiées. Cette polémique a trouvé son reflet chez maints étudiants en architecture, qui articulent par exemple leur malaise ainsi: «Toutes ces citations (de Le Corbusier) dénotent un esprit messianique inquiétant. Le problème de notre «civilisation» est un problème urbain. Seuls les bâtisseurs peuvent le résoudre. Malheureusement, cette analyse est totalement fautive. Esthète et petit bourgeois, Le Corbusier est incapable de comprendre le développement urbain. Parti

sur une base fautive (critique formelle des contradictions urbaines), il imagine pouvoir sauver le monde de sa décadence en en changeant le contenant. En fait, son intervention n'est qu'une action inconsciente visant à rationaliser le mode de production bourgeois.» (E. Dubouloz/G. Vullioud.)

Dans cet esprit d'analyse, nous apprenons que «l'urbanisme capitaliste» (20) a perverti la ville en un instrument d'expropriation de l'homme. A l'inhabitabilité matérielle s'ajoute ainsi l'inhabitabilité morale des villes. Elles sont devenues des foyers d'aliénation, inhospitalières, bref la ville comme biotope est devenue un thanatotope (du grec «thanatos», la mort, et «topos», le lieu, l'endroit).

Comme on le voit, les sociologues et psychologues de tradition d'un marxisme vulgaire sont arrivés à orchestrer à leur manière les arguments critiques les plus divers concernant la ville, cela au détriment des arguments précis et au profit d'une analyse monocausale. L'urbaniste, quant à lui, se voit servir des typologies assez stériles, telles que «l'image organique», «l'image bureaucratique» et «l'image objective» de la société, dont il dispose ou non (3). De plus, l'affect polémique s'oppose à toute tentative de communication, de compréhension mutuelle.

L'observateur indépendant se sent tenté de souscrire à la formule lapidaire qu'en 1968 un inconnu avait calligraphiée en un rouge flamboyant sur les murs de la Sorbonne occupée: «Quand on aura étranulé le dernier sociologue avec les tripes du dernier bureaucrate, aurons-nous encore des problèmes?» (6, p. 9). Il n'est même pas nécessaire de remplacer «bureaucrate» par «urbaniste» pour que ce slogan devienne affichable dans un de nos ateliers.

III. Le dilemme de la sociologie contemporaine face à la problématique urbaine

1. L'empirisme

En faisant allusion à la polémique entre Karl Marx et Pierre-J. Proudhon, force est de constater que, de la sociologie, à son origine la science de la crise, il ne reste que la crise de la sociologie. Celle-ci se manifeste dans des discussions méthodologiques, occupant d'une manière cyclique les participants aux congrès organisés par des associations de sociologues. Pour donner un exemple: Face à une orientation positiviste de la sociologie, Herbert Marcuse parle d'une réduction répressive de la

pensée (30, p. 132) qui n'atteint qu'à un faux concret – à un concret isolé des conditions qui constituent la réalité. Pour Th. W. Adorno, les représentants de la sociologie empiriste sont voués à la pulsion de la mort. Pour lui, la dignité, la complexité des problèmes sociaux, se trouvent trahies par la pensée opérationnelle, c'est-à-dire par la tendance à rendre des phénomènes complexes «mesurables» en les décomposant en des indicateurs et des indices. Il serait néanmoins faux d'assurer que les sociologues d'orientation marxiste, comme Lefebvre ou Adorno, refusent catégoriquement l'utilisation des techniques de recherche empiriste; pour eux, le problème est celui de la relation entre pensée critique et pensée empiriste. Aussi réclament-ils la priorité de la pensée critique, de la théorie par rapport à la recherche empiriste, un postulat qui ne les distingue guère des méthodologues «positivistes» tels que Robert. K. Merton et Aaron V. Cicourel (9). En fait, la lecture de certains rapports de recherche sociologique en matière d'urbanisme, comme par exemple les sondages auprès des habitants d'un quartier, démontre combien il est difficile d'échapper à la pure ergoterie, à la reproduction naïve d'une réalité, au risque de produire des données conditionnées par la stratégie de recherche. Dans ce contexte, le terme de «manipulation» mérite toute notre attention. Ainsi, «quelques sociologues et psychosociologues de chez nous jouent... le rôle d'anesthésistes» (33, p. 31).

De telles discussions méthodologiques en sociologie, assez souvent prises comme exemple de l'état attardé de cette science, ont certainement contribué au développement de cette discipline. Dans la mesure cependant où la sociologie empiriste ne se sert *que des catégories sociales, elle doit rester, comme la sociologie critique*, une science parcellaire qui ne voit qu'une partie de la réalité. *Elle néglige trop souvent des facteurs psychiques au profit d'une analyse des facteurs politiques* (au sens propre du terme). Ainsi l'euphorie initiale, par exemple pour différents modèles de participation, considérés comme une panacée de la crise urbaine, a-t-elle été modérée par l'expérience selon laquelle «participation in all types of activity to public concerns was extremely limited, and a study of attitudes revealed that most citizens were primarily concerned with 'personal matters, health, jobs, children and the like'» (11, p. 99). La recherche empiriste naïve n'a pu survivre que dans des orientations de la recherche commerciale (exemple: recherche auprès des téléspectateurs).

2. La théorie critique

Le programme me paraît tautologique, la critique étant une condition «sine qua non» de tout travail théorique. Ses promoteurs l'ont voulu autrement, tant les empiristes les ont traumatisés. Ses adhérents sont tous de véritables marxistes, et non ces diadoques épuisés dont j'ai parlé lorsqu'il était question des attaques de certains sociologues contre les urbanistes. Pour eux, la onzième thèse sur Feuerbach de Karl Marx, «les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, mais il s'agit désormais de le transformer», constitue l'impératif catégorique guidant leur travail. Quelle chance qu'ils soient restés des philosophes! chance pour la sociologie, non pas forcément pour ceux qui souffrent des problèmes urbains. La tradition philosophique, qu'ils voulaient délester, reparaît dans deux postulats de l'analyse critique de la société: celui de la totalité et celui du caractère dynamique de l'approche scientifique, la recherche du virtuel.

Le premier admet que nous ne pouvons nous approcher de la vérité que d'une manière asymptotique, idée extrêmement humaine et modeste du travail scientifique, le second montrant le chemin vers une orientation de recherche intégrant l'approche empiriste et l'approche critique. Ainsi pouvons-nous lire chez Henri Lefebvre: «Ni l'architecte, ni l'urbaniste, ni le sociologue ou l'économiste, ni le philosophe ou le politique ne peuvent tirer du néant par décret des formes et des rapports nouveaux. Seule la vie sociale (la praxis), dans sa capacité créatrice globale, possède un tel pouvoir» (25, p. 155, cf. le concept de «recherche action»).

Ce que cette orientation gagne en *probité au niveau théorique*, elle le perd en *applicabilité au niveau pratique*; mais cette fois, le dialogue est possible, le «pluralisme méthodique», la «convergence» des orientations, le «travail interdisciplinaire» n'étant plus anathématisés, mais expressément souhaités et bienvenus (25, p. 238).

3. Les approches intégratives

Seule une sociologie intégrant ses deux traditions principales, l'empirisme et la théorie critique, et ouverte aux disciplines voisines, peut contribuer à une meilleure analyse des problèmes urbains, à une analyse des rapports entre l'homme et son environnement permettant d'aboutir à de véritables solutions, la complexité des phénomènes vouant à priori une analyse unidisciplinaire à l'échec.

En fait, les relations entre l'homme et son environnement construit ne suivent pas le schéma simple allant d'un stimulus bien précis à une réponse également bien précise et due à ce seul stimulus. Une telle vision simpliste d'une piqûre hypodermique a longuement influencé la recherche dans le domaine des communications de masse. La recherche psychologique, notamment en matière de processus de persuasion, a pu falsifier cette hypothèse.

Le déterminisme matérialiste, hypothèque du passé (voir les «Master Plans») pèse assez lourd sur les tentatives de recherche intégrée dans le domaine de l'urbanisme, et reste à abolir. Les effets de l'environnement construit sur le comportement humain ne se réalisent pas d'une manière directe, unilinéaire, mais sont médiatisés par toute une série de facteurs intermédiaires. Je m'efforcerai d'illustrer cette affirmation à l'aide du tableau suivant:

Stimuli constituant l'environnement (construit)	Facteurs de disposition (favorisant des réactions précises)	Facteurs médiateurs	Réactions/ Effets observables
<p>I. <i>Conditions cadre</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - politiques - économiques - juridiques - culturelles <p>II. <i>Processus d'élaboration de l'environnement construit</i> (interaction entre promoteur, aménagiste financier, architecte industriel, ouvrier utilisateur)</p> <p>III. <i>Environnement construit</i> organisation</p> <ul style="list-style-type: none"> - fonctionnelle - esthétique de l'espace (cellule, groupement, quartier, ville) 	<p>I. Besoins physiologiques</p> <ul style="list-style-type: none"> nourriture abri vêtement santé <p>II. Besoins psychiques</p> <p>III. Besoins sociaux</p>	<p>I. <i>Socio-personnels</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - revenu - cycle de vie <p>II. <i>Communication interpersonnelle</i></p> <p>III. <i>Valeurs symboliques</i></p> <p>IV. <i>Situation</i></p> <p>V. <i>Environnement secondaire</i></p>	<p>I. <i>Niveau physiologique</i> (santé)</p> <p>II. <i>Niveau psychique</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - identification - névrose <p>III. <i>Niveau social</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - intégration - conflits - participation

Il est bien évident que les relations complexes illustrées dans ce tableau ne peuvent être analysées que dans une approche intégrant les différentes orientations des sciences inexactes, des sciences humaines. Une telle approche applicable au niveau des problèmes urbains, nous a été proposée par le psychologue améri-

cain E. H. Erikson (13), qui, de même qu'Erich Fromm (14, 15), voit dans une «sociologie psychoanalytique» la seule possibilité de comprendre le comportement humain dans toutes ses facettes (exemple: signification de l'espace pendant les différents stades du développement de l'individu).

IV. Résumé

A mon avis, une contribution de la sociologie au travail de l'urbaniste n'est possible qu'à condition que son travail :

1. Obéisse au postulat d'un pluralisme méthodologique (intégration verticale du travail scientifique).
2. S'intègre dans le travail fait dans d'autres disciplines voisines (intégration horizontale du travail scientifique – exemples: sociologie psychoanalytique/psychologie sociale/linguistique).

Heinz-Otto Luthé,
sociologue, chargé de cours à l'EPFL

Bibliographie

1. Banfield, E. C., *The Unheavenly City*. Boston, Little Brown 1970.
2. Berndt, Heide et al. *Architektur als Ideologie*. Francfort, Suhrkamp 1968.
3. Berndt, Heide, «Das Gesellschaftsbild bei Stadtplanern», in: *Arch + 3*, 1968, pp. 39–42.
4. Booth, Charles, *Life and Labour of the People of London*. 17 vol., Londres 1892–1902.
5. Boudon, Philippe, *La Crise de la Sociologie*. Genève, Droz 1971.
6. Busino, Giovanni, *Le Métier du Sociologue*. Genève, Droz 1970.
7. Castells, Manuel, «La sociologie et la question urbaine», in: *L'Architecture d'aujourd'hui*, N° 157, 1971, pp. 92–97.
8. Castells, Manuel, *La Question urbaine*. Paris, Maspero 1972.
9. Cicourel, Aaron, *Methode and Measurement in Sociology*. New York, The Free Press 1964.
10. Dubois, William E. B., *The Philadelphia Negron*. Philadelphia 1899.
11. Duhl, Leonard J. (éd.), *The Urban Condition*. New York/London, Basic Books 1963.
12. Engels, Friedrich, *Zur Lage der arbeitenden Klasse in England*. Berlin 1845.
13. Erikson, Erik H., *Identität und Lebenszyklus*. Francfort, Suhrkamp 1966.
14. Fromm, Erich, *Escape from Freedom*. New York, Holt, Rinehart and Winston 1947.
15. Fromm, Erich, *Société aliénée et Société saine*. Paris, Le courrier du livre, s.d.
16. Forrester, Jay, *Urban Dynamics*. Cambridge, Mass., MIT Press 1969.
17. Gans, Herbert J., *People and Plans*. New York/London, Basic Books 1968.
18. Hall, Edward T., *La Dimension cachée*. Paris, Seuil 1971.
19. Helmer, Olaf et Nicholas Rescher, *On the Epistemologie of the Inexact Sciences*. Santa Monica, Calif., The RAND Corp. 1960.
20. Helms, H. G. et J. Janssen. *Kapitalistischer Städtebau*. Neuwied/Berlin, Luchterhand 1970.
21. Jacobs, Jane, *The Death and Life of Great American Cities*. New York, Knopf 1961.
22. Janis, Irving et al., *Personality and Persuasibility*. New Haven, Yale University Press 1959.
23. Joedicke, Jürgen et al., *Arbeitsberichte zur Planungsmethodik I – Bewertungsverfahren in der Bauplanung*. Stuttgart, Krämer 1969.
24. Kahn, Herman et Anthony Wiener, *The Year 2000*. New York/London, MacMillan 1967.
25. Lefebvre, Henri, *Du Rural à l'Urbain*. Paris, Anthropos 1970.
26. Lefebvre, Henri, *Le Droit à la Ville*, Paris, Anthropos 1968.
27. Le Play, Frédéric, *Les Ouvriers européens*. Paris 1855.
28. Lerner, Daniel, *The Passing of Traditional Society*. New York, The Free Press 1958.
29. Mackensen, Rainer, «Attraktivität der Grossstadt», in: *Analysen und Prognosen*, juillet 1971, pp. 17–20.
30. Marcuse, Herbert, *L'Homme unidimensionnel*. Paris, Minuit 1968.
31. Massé, Pierre et Jacques Lesourne, «Le problème de la ville et l'analyse de systèmes», in: *Analyse et prévision*, VII, 1969, pp. 307–315.
32. Meadows, Dennis, *The Limits to Growth*. New York, Universe Books 1972.
33. Mitscherlich, Alexander, *Psychoanalyse et Urbanisme*. Paris, Gallimard 1970.
34. Ostrowski, Waclaw, *L'Urbanisme contemporain*. Paris, CRU 1968.
35. Papageorgiou, Alexandre, *Intégration urbaine*. Paris, Vincent, Féral 1971.
36. Rotach, Martin (éd.), *Landesplanerische Leitbilder der Schweiz*. 3 vol., Zurich, Institut für Orts-, Regional- und Landesplanung an der ETH-Z 1971.
37. Trystram, J. P. (éd.), *Sociologie et Urbanisme*. Paris, Epi 1970.
38. Wirth, Louis, «Urbanism as a Way of Life» in: *AJS*, 44, 1938, pp. 1–24.